



Études platoniciennes

2 | 2006
Le Timée de Platon

Note sur l'interprétation « matérialiste » de la χώρα par Luc Brisson

Jérôme Laurent



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesplatoniciennes/1064>
DOI : 10.4000/etudesplatoniciennes.1064
ISSN : 2275-1785

Éditeur

Société d'Études Platoniciennes

Édition imprimée

Date de publication : 16 juin 2006
Pagination : 93-96
ISBN : 978-2-251-44310-2

Référence électronique

Jérôme Laurent, « Note sur l'interprétation « matérialiste » de la χώρα par Luc Brisson », *Études platoniciennes* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 11 août 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesplatoniciennes/1064> ; DOI : 10.4000/etudesplatoniciennes.1064



Études Platoniciennes est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

NOTE SUR L'INTERPRÉTATION « MATÉRIALISTE »
DE LA $\chi\acute{o}\rho\alpha$ PAR LUC BRISSON

JÉRÔME LAURENT

Le terme $\chi\acute{o}\rho\alpha$ (translittéré *khôra* dans la suite de cet article) apparaît douze fois dans le *Timée*, dans trois groupes de textes bien distincts. Le premier groupe, dans le prologue au dialogue, présente un contexte politique et le terme est traduit par L. Brisson par « place » (19a5), puis par « pays » (22e2 et 23b8). Le deuxième groupe concerne la présentation de la *khôra* proprement dite, opposée à l'être et au devenir, ou encore aux Formes et aux réalités sensibles (52a8, L. Brisson traduit « matériau » en mettant lui-même des guillemets ; 52b4, « place », puis 52d3 « milieu spatial »). Le troisième groupe de textes envisage la question de la localisation des différents éléments dont parle la fin du dialogue (53a6, « lieu » ; 79d6, « région », 57c1, 58a7, 82a3 et 83a4, « place »).

Loin de nous l'idée selon laquelle un seul terme grec devrait toujours et partout être traduit par un seul terme français ; loin de nous également l'idée selon laquelle *khôra* soit un terme intraduisible. La pluralité des équivalents français proposés par L. Brisson (pas moins de six) est cependant le signe d'une difficulté qui tient à l'interprétation même de la page 52 du *Timée* : y a-t-il un matériau préexistant à la démiurgie divine, ou bien le démiurge « crée-t-il » les éléments avec lesquels il fabrique le monde ? Y a-t-il, en deçà des corps organisés, du sensible qui se maintient dans son existence précaire par participation aux Formes, une sorte de « matière première » totalement informe ? La traduction par « milieu spatial » tend à faire de la *khôra* un espace abstrait, une dimension géométrique première commune à tous les volumes qui sont chacun doués d'une masse propre. Est-ce alors un matériau ?

Qu'un détour par la théologie chrétienne nous soit autorisé pour permettre de jeter un peu de lumière sur ce texte célèbre et difficile. L'un des articles du *Credo* est, selon la foi catholique, que Dieu tout

puissant est « créateur du ciel et de la terre ». Pour donner son sens plein à la toute puissance divine, les Pères de l'Eglise soulignent que cette « création » n'est en rien une « fabrication » ou une mise en ordre d'un matériau préexistant, mais bel et bien une création *ex nihilo*, c'est-à-dire à partir de rien. Cela contredit l'axiome commun à la pensée antique selon lequel « rien ne naît de rien »¹ et ouvre la philosophie à des siècles de débats sur le statut du *nihil* (dont ne parle pas le récit de la *Genèse*) comme sur les apories d'un « commencement du temps ». Dans la tradition juive, Maïmonide soutiendra que la création à partir du néant est à la fois indémontrable et indispensable à la religion selon l'*Ancien Testament*². Certains chrétiens tentèrent bien de maintenir une création des réalités déterminées à partir d'une matière première qui évitait les apories insurmontables qu'implique pour un Grec l'idée de la création gratuite du monde par Dieu. Un certain Hermogène fut de ce nombre et Tertullien (160-240) consacra tout un traité à le réfuter. Sans reprendre les subtiles analyses de théodicée concernant la question de l'origine des maux, lisons la condamnation principielle de la thèse d'Hermogène :

« Il la [la matière] place avant Dieu et soumet Dieu plutôt à la matière, lorsqu'il veut qu'il ait tout créé de la matière (*de materia cuncta fecisse*). Car s'il s'est servi d'elle pour l'œuvre du monde, on trouve alors supérieure la matière, qui lui a donné la possibilité de réaliser son œuvre, et Dieu semble soumis à la matière, lui qui eut besoin de sa substance (*substantiae eguit*). Personne, en effet, ne peut se passer d'une chose dont il utilise la substance [...]. Décidément elle rendit à Dieu un immense service, en lui permettant d'avoir aujourd'hui ce qui le fait connaître comme Dieu et appeler tout-puissant, n'était le fait qu'il n'est plus tout puissant, s'il n'a même pas cette puissance : tout faire apparaît réduit au néant (*ex nihilo omnia profert*). Mais il est sûr que, par là, la matière s'est aussi offert l'avantage de pouvoir être reconnue aux côtés de Dieu, comme étant coéternelle à Dieu, voire sa collaboratrice, n'était le fait qu'Hermogène en le seul, avec les philosophes, patriarches des hérétiques, à la connaître »³. Les philosophes sont ici tant Platon qu'Aristote qui ont soutenu l'éternité du monde⁴. L'erreur est de croire que la matière n'a pas de principe et qu'elle-même n'est donc pas créée. Même en la prétendant informe et vide, la thèse d'Hermogène en fait une condition *sine qua non* dont Dieu aurait besoin pour modeler les

1. Voir Méliossos : « Οὐδ'αμὰ ἄν γέ-
πολτο οὐδὲν ἐκ μηδένος » (DK, 30 A 5) ;
Aristote, en parle comme d'une doxa
partagée par les « physiciens », voir *Phy-
sique*, I, 4, 187 a 27-28.

2. *Guide des égarés*, deuxième par-
tie, §16 et 30.

3. *Contre Hermogène*, VIII, trad. Fré-
déric Chapot, Paris, Cerf, 1999, p. 100-
101.

4. Voir *Thomas d'Aquin et la contro-
verse sur l'éternité du monde*, (sous la
direction de Cyrille Michon), Paris, GF-
Flammarion, 2004.

vivants. Aune telle conception convient le qualificatif « matérialiste », comme l'indique clairement Diderot dans l'*Encyclopédie* :

« MATÉRIALISTES, (Théol.) nom de secte. L'ancienne église appelait matérialistes ceux qui, prévenus par la philosophie qu'il ne se fait rien sans rien, recouraient à une matière éternelle sur laquelle Dieu avait travaillé, au lieu de s'en tenir au système de la création, qui n'admet que Dieu seul, comme cause unique de l'existence de toutes choses. Voyez MONDE et MATIÈRE.

Tertullien a solidement et fortement combattu l'erreur des matérialistes dans son traité contre Hermogène, qui était de ce nombre.

On donne encore aujourd'hui le nom de matérialistes à ceux qui soutiennent que l'âme de l'homme est matière, ou que la matière est éternelle, et qu'elle est Dieu ; ou que Dieu n'est qu'une âme universelle répandue dans la matière, qui la meut et la dispose, soit pour produire les êtres, soit pour former les divers arrangements que nous voyons dans l'univers. Voyez SPINOZISTES (*sic*) ».

Bien sûr un platonicien ne saurait être « matérialiste » dans ce second sens, puisque pour lui l'âme est immortelle et que les Formes incorporelles sont plus réelles que les individus concrets ; peut-il être dit « matérialiste » au sens de « l'ancienne église » ? La *khôra* du *Timée* est-elle l'équivalent de la matière incréée d'Hermogène ? et l'objection de Tertullien serait-elle dirimante contre Platon ? A ces deux premières questions la traduction de *khôra* par « matériau » appelle une réponse positive. La *khôra* est explicitement présentée par Platon comme un réceptacle sans forme ni qualité, réceptacle qui accueille les réalités sensibles et qui est comparé à la substance inodore qui sert de support aux parfums : « Par exemple, pour fabriquer des onguents parfumés artificiellement, on commence, une fois qu'on a cette matière première, par rendre le plus inodores possibles les liquides qui doivent recevoir les parfums [...] Voilà bien pourquoi nous disons que la mère de ce qui est venu à l'être, de ce qui est visible ou du moins perceptible par un sens, c'est-à-dire le réceptacle, n'est ni terre, ni air, ni feu, ni eau, ni rien de tout ce qui vient de ces éléments et de tout ce dont ils dérivent » (50 e 5-8 et 51 a 4-6). A la question de savoir si une telle conception n'est pas incompatible avec la toute puissance divine, ce qui est l'essentiel de la critique de Tertullien, Platon accepterait très certainement de répondre qu'elle l'est, car selon lui le dieu et le démiurge en particulier n'est pas tout puissant. Non seulement il contemple des Formes qui sont supérieures à sa pensée, comme le mythe du cortège des dieux dans le *Phèdre* le laisse penser, mais encore il délègue à des dieux subalternes l'achèvement de la production du monde. Saint Augustin ne s'y trompera pas. Dans *La Cité de Dieu* il écrit ainsi : « Il y en a qui, sur le témoignage de leur cher Platon, croient

que c'est non le Dieu souverain (*ab illo summo Deo*), fabricant du monde, mais des divinités inférieures, créées par lui, qui ont fabriqué, avec sa permission ou sur son ordre, tous les êtres animés et mortels, au nombre desquels l'homme, apparenté à ces divinités elles-mêmes, occupe la place principale. [...] Il n'est pas permis de croire et de dire que le créateur de toute nature, si minime et mortelle soit-elle, soit un autre que Dieu, même avant de pouvoir le comprendre »⁵. Platon en effet ne répugne pas à penser le divin de manière multiple, voire accepte les dieux de la religion grecque traditionnelle⁶. Le démiurge du *Timée* n'est donc en rien « tout puissant », lui qui contemple les Formes et utilise une *khôra* préexistante. S'agit-il pour autant d'un « matériau » corporel indéterminé ? Plotin ne le pensera pas, comme on le voit dans le long exposé qu'il consacre au « réceptacle » dans le traité 26 *Sur l'impassibilité des incorporels*⁷. La *khôra* selon Plotin est l'équivalent de la matière qui est non-être inétendu et informe : elle reçoit sans rien offrir d'autre à ce qu'elle accueille que l'occasion de s'étendre, comme le miroir offre à une image l'occasion de se constituer. Platon souligne bien que la *khôra* n'est aucun des quatre éléments⁸ et n'est en aucune façon sensible : on ne peut en effet en avoir une idée que par un « raisonnement bâtard » à propos duquel Platon précise qu'il n'est pa accompagné de sensation (« μετὰ ἀναίσθησίας », 52b2). Le mode d'être de la *khôra* est comparé en 50c2 à celui d'un « porte-empreinte » totalement indéterminé et en 49a à un universel réceptacle : « De tout ce qui est soumis à la génération elle est le réceptacle, et, pour employer une image, la nourrice ». En traduisant *khôra* par « milieu spatial » Luc Brisson a bien senti, nous semble-t-il, les difficultés d'une interprétation strictement « matérialiste » de ce troisième genre de réalité. Car il s'agit d'un lieu d'accueil, d'une condition de possibilité de la génération, mais sans être lui-même engendré. En somme, la *khôra* est l'équivalent du vide des atomistes, à ceci près que, de ce vide où tous les corps s'étendent, il ne reste rien d'inoccupé (voir 58a, il ne subsiste dans le monde aucune « place vide »). Puisqu'il nous faut bien nous aussi traduire *khôra*, c'est le terme de « place » qui nous semble le moins mauvais et qui nous évitera d'être un matérialiste dans l'ancienne acception de ce terme.

5. Livre XII, 25, trad. C. Salles, la pléiade, p. 505.

6. Voir l'étude de Luc Brisson « Le corps des dieux », dans *Les dieux de Platon*, éd. par J. Laurent, Caen, Presses Universitaires, 2003, p. 11-23.

7. Voir dans ce volume l'étude de Richard Dufour.

8. « Voilà bien pourquoi nous disons que la mère de ce qui est venu à l'être, de ce qui est visible ou du moins perceptible par un sens, c'est-à-dire le réceptacle, n'est ni terre, ni air, ni feu, ni eau, ni rien de tout ce qui vient de ces éléments et de tout ce dont ils dérivent » (51a).